

la *Marseillaise*. Mais le plus grand nombre prend la rue du Cimetière et l'avenue de la Grande Armée.

Là, les bandes se forment et se massent. On chante la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, le *Chœur des Girondins*. Un jeune homme a accroché un foulard rouge à une canne et joue le rôle de tambour-major.

Un homme, bien trempé, arrache la canne et le foulard qu'il jette dans la boue, et donne au porte-drapeau improvisé une jolie paire de soufflets. Personne ne proteste.

Au rond-point de la Porte-Maillot, grande panique. Un jeune homme, grièvement blessé par un agent de police, à la barrière, est mourant, dans la boutique d'un marchand de tabac. Cela rend la foule circonspecte. On crie moins en approchant des fortifications.

LE RETOUR A PARIS.

Depuis quelques jours, les rapports de police ne laissent paraître, aucun doute sur les dispositions des sociétés secrètes. Le mot d'ordre avait été donné aux ateliers et dans toutes les réunions publiques, de faire une manifestation imposante à Neuilly; on avait agité la question d'enlever le corps et de descendre sur Paris pour soulever le peuple avec ce cercueil.

Des résolutions énergiques furent prises; dans la soirée de mardi, M. Chevandier de Valdrôme alla prendre lui-même le maréchal Canrobert au Sénat pour arrêter avec lui les mesures à prendre de concert avec le ministre de la guerre.

L'heure de l'action était venue, l'heure de la patience était passée.

On va voir dans quel ordre d'idées se trouvaient les chefs du parti de l'ordre.

Un de nos amis a vu hier matin le maréchal Canrobert.

— Que comptez-vous faire en cas d'émeute, maréchal? lui a-t-il demandé.

— Mon Dieu! c'est bien simple, je veux aussi mon cadavre, moi; jusque-là je ne bouge pas; mais aussitôt qu'ils m'auront démolé un homme, rrrran!

— Comment, rrrran?

— Oui, cela veut dire que je jetterai s'il le faut quarante mille hommes par terre, et il ne me faudra que cinq minutes pour calmer Paris.

— C'est roide!

— Sans doute, mais, voyez vous, il faut cela. Ce que je crains le moins, ce sont des masses profondes et compactes. Deux régiments avec leurs chassapots, je n'en demande pas davantage.

Vers quatre heures et quart, le ministre de la guerre a traversé la salle des Pas-Perdus, et il est entré dans le vestibule de la présidence, à gauche.

Trois minutes après, un régiment des voltigeurs de la garde entrain dans la cour, sac au dos, au pas accéléré. Le colonel était à cheval, en tête. On plaça des factionnaires dans le jardin, en vedette, avec ordre de surveiller la place et le pont. Au même instant, une escouade de sergents de ville sortait au pas gymnastique et s'établissait en tête du pont de la Concorde, formant deux groupes gardés par des éclaireurs.

Plusieurs officiers de paix se tenaient auprès de la grille. A quatre heures vingt minutes, un fort détachement de police vint se ranger en bataille le long de la grille qui ferme la façade du Palais Bourbon.

En voyant la cour et le jardin de la présidence envahis par les voltigeurs de la garde, tous les promeneurs éparés dans la salle des Pas-Perdus se portèrent aux croisées; quelques députés rentrèrent dans la salle des séances pour faire part à leurs collègues de ce qui se passait.

Aucune émotion, d'ailleurs.

En somme, personne ne croyait au danger, ou du moins personne ne s'en préoccupait.

Les soldats, l'arme au pied, bivouaquaient dans l'avenue qui mène au Perron. Les tambours se tenaient prêts à battre; un clairon, debout à trois pas du lieutenant colonel, n'attendait qu'un signal pour sonner.

Au même instant, par la petite porte grillée du quai, on vit sortir un monsieur en bourgeois, à cheval, accompagné d'un officier supérieur, et suivi de quatre lanciers comme escorte. Il se dirigea d'une allure rapide vers le palais de l'Industrie.

C'était le ministre de l'intérieur qui, averti du mouvement des Champs-Élysées, allait prendre la direction des troupes massées du côté des quais et de l'avenue d'Antin.

Un ministre de l'intérieur à cheval, en bourgeois! Du parlementarisme tout pur...

Revenons à la colonne, de 60,000 personnes, qui se dirigeait vers Paris.

M. Rochefort, après avoir repris ses sens, remonte en voiture.

La multitude se groupe autour de lui en chantant la *Marseillaise* ou le *Chant du Départ*, et l'on marche vers la porte Maillot. La barrière est franchie sans obstacle.

Des agents de police sont massés derrière les ramparts; le chemin de ronde et la gare sont noirs de tricorne.

La foule continue à chanter la *Marseillaise*, les sergents de ville ont sans doute des ordres pour ne pas intervenir; ils laissent crier.

La voiture de Rochefort est arrivée à l'Arc de Triomphe; là, les chaînes sont escaladées, et la foule, s'entassant autour du monument, crie de son immense voix, dont l'écho a dû arriver aux Tuileries: "Vive la République!" puis elle entonne la *Marseillaise*.

... Du haut de l'avenue, dit M. Alexandre Duvernois dans le *Figaro*, le sol disparaissait, les côtés de l'avenue étaient envahis; jamais plus formidable armée n'avait descendu en rangs serrés la fashionable promenade. C'était l'avant-garde du peuple, c'étaient les soldats de Rochefort.

A ce moment, nous fûmes enlevés dans cette foule et entraînés avec elle.

Tout à coup, dans la demi-obscurité du jour qui déclinait, on aperçut les chevaux, on vit luire les baïonnettes.

Les premiers rangs s'arrêtèrent... Des cris confus sortirent de ces poitrines, la *Marseillaise* fut remplacée sur toutes les lèvres par des exclamations heurtées:

— Nous sommes cernés!

— Voilà les assassins!

— Pillons les boutiques d'armuriers...

— Enlevons-les!

Cette mêlée dura une minute ou deux: un roulement de tambour vint couper les respirations haletantes.

— Nous sommes trahis! Aux armes! On va nous fusiller! Sauve qui peut!

Deux ou trois mille personnes se jetèrent dans les allées. Nous nous trouvions à la hauteur du Rond-Point. Les petits jardins furent envahis, les plantes foulées aux pieds.

Un second roulement suivit de près le premier.

Alors le désordre fut à son comble, les femmes se virent renverser; deux fiacres, dans l'avenue Montaigne, furent brisés; on fuyait dans toutes les directions.

Nous fûmes emportés dans un tourbillon humain d'une impétuosité et d'une force inouïes; en dix secondes nous nous trouvions avenue Gabriel.

C'est là que le troisième roulement nous surprit. Nous fîmes halte et nous prêtâmes l'oreille, nous attendant à une décharge générale.

Ce roulement est doublé pour donner plus d'effet à la sommation finale. Silence complet, silence de mort, auquel le moindre incident peut mettre fin. En ce moment Rochefort descend de son fiacre et dit:

— Nous rentrons tranquillement à Paris, vous n'avez pas le droit de nous en empêcher.

— Si vous ne vous retirez pas, répond le commissaire, les troupes vont agir.

— Mais je suis député, et par conséquent, inviolable.

— Je vous connais, je sais que vous êtes député, mais cela n'empêche pas que si vous résistez on tirera sur vous comme sur les autres.

Rochefort conjure la foule de se retirer. Lentement la cavalerie s'avance, on se disperse dans toutes les directions.

Rochefort était dans un effrayant état de surexcitation. Il tremblait, son visage était presque livide. Il semblait comprendre que sa vie et celle de bien des gens ne tenait en ce moment qu'à un fil.

AU CORPS LEGISLATIF.

Très vive émotion dans la salle des Pas-Perdus.

Le bruit se répand que quarante mille hommes descendent les Champs-Élysées, qu'ils ramènent M. Rochefort en triomphe, qu'ils veulent envahir le Corps Législatif.

De minute en minute, dans la salle des séances, les huissiers apportent, soit à M. Emile Ollivier, soit au général Lebœuf des télégrammes que les ministres se passent les uns aux autres.

Le bruit se répand qu'on aperçoit du pied de l'obélisque d'interminables colonnes noires qui descendent les Champs-Élysées. L'émotion redouble. Un quart d'heure se passe. L'un des bataillons du Corps législatif s'ébranle au pas de course dans la direction du quai. Un instant après des curieux appartenant au monde de la presse arrivent au palais Bourbon et racontent qu'une charge vient d'avoir lieu dans les Champs-Élysées, que leur voitures ont failli être renversées; enfin, que la cavalerie qui occupait le palais de l'Industrie a pris position, et que l'on va mettre le sabre au poing.

Tout à coup on se porte en foule vers l'entrée du Corps législatif. M. Rochefort descend de voiture; il traverse la salle des Pas-Perdus.

Quelques personnes font remarquer à haute voix qu'il paraît fort ému. Il se retourne, et dit: "Il y a tout simplement qu'on ne peut pas revenir d'enterrer ses amis sans être menacé de fusillade!"

On se porte aux tribunes, s'attendant à quelque incident. M. Rochefort ne fait son entrée dans la salle des séances qu'un quart d'heure après. Il est aussitôt entouré de députés de la gauche, qui lui demandent des nouvelles. Tous les ministres ont les yeux fixés sur lui. Les vêtements de M. Rochefort sont tachés de boue; il est plus pâle encore que de coutume; il semble accablé de douleur. Jusqu'à la fin de la séance, on s'attend à entendre parler M. Rochefort. Il se lève en effet deux fois, étendant le bras pour demander la parole. Ses forces étaient épuisées ou les députés de la gauche l'ont-ils déterminé à se taire? C'est ce que tout le monde se demande.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

SOLOMON JUNEAU.

Sur la rive ouest du Lac Michigan, s'élève la jeune et grande ville de Milwaukee, arrosée par la rivière de ce nom. Sa date de naissance ne remonte pas loin et pourtant sa population compte déjà plus de cent mille âmes. Si le plus vieil habitant de Milwaukee n'est pas comme celui de San Francisco à peine majeur, il n'a pas encore atteint du moins la quarantaine.

Cette ville est avant tout essentiellement commerciale. Comme plusieurs cités de l'ouest, ce futur grenier du monde, elle s'occupe du commerce de grain sur une grande échelle. Elle expédie annuellement des centaines de mille barils de farine et des millions de boisseaux de blé, (1) dont le Canada reçoit sa bonne part. Elle exporte aussi considérablement de porc, bœuf et beurre. Ses expéditeurs ont à leur disposition de magnifiques voies de transit. La rivière Milwaukee a été assez bien creusée pour faire flotter les vaisseaux du plus fort tonnage qui sillonnent le lac Michigan. Maintes voies ferrées aboutissent à la ville, aussi l'infatigable locomotive traîne sans cesse dans l'intérieur de lourds convois de substances alimentaires.

Le centre de la cité est le plus bruyant. C'est le quartier du négoce, la foire, le rendez-vous des acheteurs et vendeurs. Les hommes affairés et les camions pesamment chargés s'y croisent incessamment. A l'est et à l'ouest sont étagées de magnifiques résidences construites généralement en une brique couleur crème et particulière à la ville, le terrain y est ondulé et domine les flots argentés du lac.

Sauf la partie commerciale, les rues toutes régulièrement alignées sont bordées d'arbres qui au temps de la feuillée leur donnent le plus riant aspect. Avec la position vraiment enchanteuse qu'elle occupe, avec la beauté de ses sites et le mouvement continu que lui imprime le commerce, Milwaukee a une physionomie réellement pittoresque et intéressante. Le lac lui envoie ses brises rafraîchissantes et elle est l'une des villes les plus salubres de l'ouest.

Milwaukee est embellie par plusieurs beaux édifices publics, ceux du gouvernement et de la ville, près de quarante églises dont sept à huit catholiques; il y a aussi maints établissements d'éducation et plusieurs couvents dirigés par les sœurs, des bibliothèques publiques, institutions littéraires, journaux quotidiens, etc.

Comme St. Louis, St. Paul, Dubuque, Faribaultville et

(1) D'après un journal commercial des Etats-Unis, la grande métropole commerciale des lacs aurait exporté durant l'année écoulée 1.210.194 barils de farine et 14.271.860 boisseaux de blé, et en décembre 1869, il y avait encore 1.685.000 boisseaux de blé emmagasinés.

bien d'autres, Milwaukee doit le jour à des Canadiens, dont l'un le regretté Solomon Juneau est regardé, à juste titre, comme le fondateur. En retraçant rapidement la vie de ce compatriote, le lecteur assistera en même temps au laborieux enfantement de la plus grande ville du Wisconsin, à laquelle feu l'hon. Solomon Juneau a si dignement attaché son nom.

I.

The noble and good M. JUNEAU.

C. D. HOLTON. *Commercial History of Milwaukee.*

Solomon Juneau n'est pas, comme l'assurent plusieurs écrivains, le premier canadien qui ait dressé sa tente sur les bords lointains de la rivière Milwaukee. Plus d'un aventureux coureur des bois avait bien, avant lui, foulé ce sol vierge. Et on y faisait la traite des pelleteries dès 1762.

La sauvage tribu des Menomonee, transplantée plus tard à l'Ouest, avait groupé ses wigwams dans cette solitude; mais le caractère farouche de pareils hôtes n'empêcha pas les traitants de se risquer à faire leur connaissance. Un nommé Alexandre Laframboise se fixa au milieu d'eux vers 1785. Il retourna ensuite à Mackinaw et son frère alla continuer son commerce de fourrures. Celui-ci y demeura plusieurs années, mais à raison de mauvaise gestion, Alexandre Laframboise dut interrompre son négoce probablement en 1800. Ses descendants habitent maintenant Chicago.

Laframboise avait eu à son service un nommé Stanislas Chappue. (1) Ce dernier pilota en 1816 avec Augustin Grignon, le parti de soldats américains commandés par le Col. Miller, pour aller faire reconnaître l'autorité américaine à la Baie Verte.

Un autre traitant, Jean Baptiste Beaubien, plus tard citoyen de Chicago, s'y établit aussi presque en même temps que Laurent Fily, envoyé vers 1805 par Jacob Franks, de la Baie Verte, avec un approvisionnement de marchandises afin de les échanger avec des peaux de daim. La maison de traite où Chappue était employé abandonna Milwaukee, mais Jacques Vieau y avait précédemment fait le commerce des pelleteries qu'il continua chaque hiver, sauf celui de 1811-12, jusqu'en 1818, temps où son gendre, Solomon Juneau vint s'y établir. (2) Celui-ci avait été un peu dévancé par James Kinzie et Hippolite Grignon, tous deux en quête de fortune.

II.

Notre héros, qui commence à entrer en scène, naquit, suivant Bibaud, en 1792, à Repentigny, sur la rivière de l'Assomption. Il se fit remarquer de bonne heure par la force de sa volonté et cet esprit d'entreprise dont sa carrière aventureuse fournit un si frappant exemple. (3) Mais l'écrivain canadien se trompe évidemment en disant, que ce jeune homme à l'âme fortement trempée, laissa son pays au printemps de 1828 et atteignit les contrées de l'Ouest. C'est plutôt vers 1810 ou avant. Durant deux années de vie solitaire, Juneau se levait avec le soleil et se couchait avec lui, n'importe où, mais toujours à la belle étoile, tantôt sous un rocher et quelquefois dans le creux d'un arbre, comme il le disait dans ses lettres à sa famille. (4)

Il fut plusieurs années au service de la *Compagnie de fourrures de la Baie d'Hudson*, comme *voyageur*. Il visita ensuite la Prairie du Chien où il eut la bonne fortune de rencontrer un de ses oncles. Ce généreux parent lui conseilla d'abandonner ses occupations à la Compagnie, qui ne lui donnaient aucune perspective d'avenir. Non content de lui solder une dette de \$300, il y ajouta l'approvisionnement nécessaire pour commencer la traite avec les Menomonee dans le voisinage de Milwaukee.

Juneau se fixa sur les bords de la rivière Milwaukee en automne 1818, et non au printemps de 1830, ainsi que l'affirme Bibaud. Il commença sans délai la rude tâche de pionnier, et le 14 septembre 1818, il s'installait avec sa femme et un enfant dans une informe cabane, formée de pièces de bois superposées et plus ou moins dégrossies. La rustique habitation s'est aujourd'hui effacée devant la magnifique bâtisse connue sous le nom de *Ludington's block*. La vie devait être bien ennuyeuse dans cet endroit désert, car, sauf quelques traitants, il fallait pour *voisiner*, — ce que Volney déclare être un véritable besoin pour les français, — se rendre à Chicago, à la Baie Verte ou à la Prairie du Chien. On dut donc se refuser longtemps le plaisir de ces distractions.

En 1825, Juneau reçut la visite d'un de ses parents, John H. Forda, qui nous parle de l'humble passé de Milwaukee! (5) L'opulente capitale n'existait alors qu'en embryon. La cabane primitive de notre héros érigée sur une petite élévation en arrière de la rivière, nombre de cahutes où logeaient des métis et quelques français mariés à des squaws, étaient loin évidemment de déceler le berceau de la future métropole du Wisconsin. La main de l'homme n'avait pas corrigé les défauts de la nature des alentours encore dans tout leur aspect sauvage. A l'est et au sud s'étendaient de vastes terrains couverts de fourrés, de buissons, de hautes herbes et en partie marécageux. Le lac déployait ses eaux à une distance de deux milles, et à l'ouest coulait la rivière Milwaukee, sur laquelle glissait le frêle esquif de l'indien. La scène a subi sans doute une véritable métamorphose, cependant un ancien habitant pourrait encore reconnaître la fidélité du tableau.

Juneau était alors le seul marchand dont le village en miniature put s'honorer. Il n'eut pas été long pourtant de faire l'inventaire de ses marchandises, ne valant peut-être guère mieux que les bric-à-brac du jour. Il les avait achetés à la Baie Verte et les avait fait transporter par un bateau de Mackinaw.

M. Forda laissa Milwaukee dans l'été de 1825. Il prit passage à bord d'un bateau de Juneau qui se rendait à l'Île Sacrée (6) pour emporter des marchandises à son retour. Comme les *voyageurs* étaient rares, Forda fut bien

(1) Rameau écrit Chappin dans *La France aux Colonies*, Page 346.

(2) Grignon's recollections.

(3) *Panthéon Canadien*.

(4) *Ibid.*

(5) *Reminiscences of Wisconsin*.

(6) Mackinaw ou Michillimackinac.